

le plaisanter de sa mésaventure, elle ne lui en parla que pour le plaindre, et avec une commisération qui enchantait l'officier, peu habitué à de semblables témoignages d'affection.

Outre sir William et Cherrier, plusieurs personnes notables de la ville avaient été retenues à dîner par madame de Repentigny.

Le repas fut animé, joyeux, la maîtresse de la maison ayant préalablement interdit toute conversation politique.

Mais, après le dessert, les dames quittèrent la table suivant la mode anglaise ; on enleva la nappe, et les domestiques apportèrent des carafes de vin, des noix, des noisettes et différentes espèces de fruits secs.

Les messieurs, délivrés de leur consigne, commencèrent alors à parler des événements du jour. Sir William King, qui avait bu en véritable enfant du nord, fit une sortie furibonde contre les Canadiens-Français. Quoique plusieurs des assistants appartenissent à cette nationalité, la plupart étant fonctionnaires publics, et, comme tels, plus jaloux de leurs emplois que de leur dignité personnelle, n'osaient lui répondre. Quelques-uns même applaudissaient chaudement.

—Nous tondrons, s'il le faut, jusqu'à la peau, ces moutons entêtés s'écria sir William en manière de conclusion.

Ce sera probablement pour vous *remplumer*, répondit Cherrier, en grugeant une amande.

A cette allusion, le visage de l'officier passa du pourpre au éramois.

—Est-ce une insulte ? tonna-t-il.

—Mais, à votre choix, répliqua tranquillement Cherrier.

—Monsieur !... reprit l'Anglais, haussant encore le ton.

—Ah ! messieurs, du calme, je vous prie ; n'oublions pas que nous sommes chez des dames, intervint un des convives.

La provocation en resta là, et l'entretien rede-
vint général. Chacun pensait, sauf les intéressés, que cette dispute n'aurait pas plus de suites que les fumées du vin, auxquelles on l'attribuait généralement.

Mais, le lendemain, Cherrier reçut dans la matinée, deux officiers anglais, porteur d'un cartel de la part de sir William King. On lui laissait le choix des armes.

—C'est bien, monsieur, leur dit le jeune homme ; entre quatre et cinq heures, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

Xavier était très-brave. Un duel ne l'effrayait pas. Il détestait depuis longtemps sir William King, dont

l'impertinente fatuité lui agaçait les oreilles, suivant son expression ; depuis longtemps aussi il ne négligeait aucune occasion de rabaisser sa morgue aristocratique.

Mais Xavier aimait sa femme ; il l'aimait passionnément. Et l'idée d'une rencontre, qui pouvait être mortelle, l'attrista un moment.

Il réfléchit durant une heure en se promenant dans son cabinet, puis il écrivit quelques lettres, traça au crayon cinq ou six lignes sur un carré de papier, le roula entre ses doigts, et monta à une volière qu'il entretenait sous les combles de sa maison.

Dans cette volière, une demi-douzaine de pigeons roucoulaient amoureuxment. Xavier en saisit un, lui attacha le rouleau de papier au cou, ouvrit une lucarne, et lâcha l'oiseau, qui prit aussitôt son essor vers le Saint-Laurent.

Trois heures après, un homme de haute stature était introduit dans le cabinet de Cherrier.

—Comment, mon ami, dit-il, après lui avoir serré la main, vous voulez vous battre au moment où nous avons besoin de tous nos bras, de toutes nos intelligences ! C'est une sottise, pardonnez-moi ma rude franchise.

—Il m'était impossible de refuser, monsieur !

Quel est votre adversaire ?

—Sir William King, un officier anglais.

—Un officier anglais ! dit l'inconnu en trassail-
lant.

Ah ! c'est différent. Je prends votre partie, le voulez-vous ?

—Merci, monsieur, soyez mon témoin, cela suffira.

—Vous avez raison. Je ne savais ce que je disais. Quelles armes ?

—Le pistolet. Mon autre témoin sera M. Décoigne. Souhaitez-vous vous entendre avec lui ?

—Assurément. Où aura lieu la rencontre ?

—Il vaudrait peut-être mieux aller sur la frontière, car les lois.....

—Non, non, dit l'étranger. C'est trop loin, et nous n'avons pas de temps à perdre. Je connais un endroit charmant. Si vous voulez vous en rapporter à moi.....

Cherrier s'inclina en signe d'assentiment. Après quelques nouveaux pourparlers les deux hommes se quittèrent.

Xavier était si tranquille que sa femme ne soupçonna pas le danger auquel il allait s'exposer.

Le lendemain, deux canots transportèrent six hommes sur un des îlots de Boucherville, à six lieues environ de Montréal.